

LE MENESTREL

4717. — 88^e Année. — N^o 39.



Vendredi 24 Septembre 1926.

L'« Amateur », aide ? ou péril artistique ?...



QUAND VOUS ouvrez le bon cher Littré, — la Loi et les Prophètes! — tome premier de l'édition de 1873, page 123, colonne deuxième pour être précis, vous lisez ceci : « Amateur » : 1^o Celui qui a un goût vif pour une chose;

2^o Celui qui cultive les Beaux-Arts sans en faire sa profession;

3^o En mauvaise part, homme d'un talent médiocre.

Et c'est tout.

Et ce n'est peut-être bien, aujourd'hui, ni tout à fait cela, ni tout à fait assez.

Les mots ressemblent étrangement aux pièces de monnaie qui, agrémentées d'un relief à fleur de coin, sortent nettes et fraîches de la frappe, puis, peu à peu, au frottement des doigts, s'usent et s'amenuisent jusqu'à ne plus offrir au toucher qu'une surface luisante et plane; et au regard qu'une image floue et molle. Ainsi des termes du langage. Ils ont leur jeunesse vivante, leur âge mûr, puis leur sénilité. Et contrairement aux hommes, mais toujours comme les pièces de monnaie, les mots servent encore même lorsqu'ils sont vieux et effacés.

« Amateur » est un de ceux qui firent florès en leur âge primaire, qui en leur époque secondaire eurent grande allure, puis en leur tertiaire connurent les sens péjoratifs, et enfin s'en sont venus clopin-clopant à une période quaternaire où ils subissent des avatars.

« Amateur » : — il était jeune, joli et coquet en ces temps révolus où, plein de grâce, d'élégance, de bon ton, de discrétion, il se présentait sous les espèces humaines d'un personnage descendant indirectement du très fameux Mécène, et de qui la vocation exclusive, l'occupation sociale étaient de faire travailler les artistes, de les mettre tout ensemble à l'abri des besoins bêtes de la vie et au piédestal des honneurs et des flatteries... L'Amateur était un être exquis lorsqu'il achetait des tableaux, organisait des concerts, faisait ciseler son buste et recevait la dédicace d'une pièce. L'Amateur, en ces âges-là, faisait vraiment figure d'un Dieu descendu sur la terre tout exprès pour assurer les artistes, sous forme galante, de l'intérêt porté à leurs efforts par les puissances éternelles.

L'Age d'Or, — autrement dit.

Mais l'Amateur n'était point un dieu; — ce n'était qu'un homme, et il le sut bien montrer. Abandonnant pour son modèle l'honnête Mécène qui ne fit, dit l'Histoire, aucun vers dans sa vie, ni aucun tableau, et borna sa signature à l'authentification de ses mandats de paiement, — l'Amateur se trouva un autre « patron », beaucoup moins charmant en la personne de Néron, qui fut danseur, poète, cocher et aussi empereur. A force de

fréquenter et d'aimer d'amour tendre les artistes de l'archet, de la voix, de la plume, du ciseau, du burin, du pinceau, l'Amateur, tout guilleret, écouta la voix qui perdit notre mère Ève, et il s'écria : « Moi aussi, je suis... tout ce que je voudrai devenir ». Et l'Amateur changea le sens de son nom : il était l'Ami, — celui qui aime; — il devint l'Ami, — celui qui imite. Le mot est le même, le sens est tout à fait différent. Le pis fut que les artistes ne virent tout d'abord rien de mal à cela; il était à la fois si gauche, l'Amateur, qu'il en apparaissait attendrissant, et si plein de toutes les bonnes volontés qu'il en était flatteur. Sa patauderie faisait sourire, et son enthousiasme chatouillait au bon endroit qui consentait d'aider la main malhabile... Et tout le monde aidait... Comment ne pas aider? Pourquoi ne pas aider?... La reconnaissance vis-à-vis de l'être si amical, à qui l'on doit tant, est là qui interdit tout faux-fuyant. Et d'ailleurs, il n'existe aucune raison de fuir. Bien au contraire; s'il apprend un peu de technique, l'Amateur n'en sera que meilleur à l'usage, car il deviendra l'Amateur Éclairé...

Du jour où l'Amateur jouit de cet adjectif, tout fut perdu.

D'abord : éclairé! éclairé!... Il y avait donc des Amateurs qui ne l'étaient point, éclairés?... Et voilà la discorde mise au camp des Amateurs, car aucun jamais ne voudra admettre qu'il peut être exclu de la section des Amateurs Éclairés. Moins ils le sont, plus ils entendent l'être... Et devant l'assaut donné aux Arts, — à tous les Arts sans distinction, — par l'armée des Amateurs, il fallut, — lorsque l'on voulut s'y reconnaître, — créer ce lamentable vocable neuf : « L'Art d'Amateur ».

Et ce furent les Grandes Eaux, la catastrophe, le déluge universel, le débordement de l'huile, de la gamme, de la vocalise, de l'encre et de la déclamation. Une épouvantable situation.

Il y eut dans l'Art deux catégories de servants : ceux qui font cela par croyance enragée et parce qu'ils seraient bien incapables de faire autre chose, — et ceux qui font cela pour s'amuser.

Pour s'amuser! — comme si le service de l'Art était un amusement, une distraction, une petite joujoute!... Pour s'amuser! et tout en ayant un vrai métier dans l'existence...

Car voilà le sinistre. De fort honnêtes gens, pétris de qualités plus honorables les unes que les autres, des hommes qui sont des citoyens consciencieux dans la vie publique et les meilleurs fils du monde dans la vie privée, — imaginent tout d'un coup d'ajouter à l'occupation réelle de leur existence un volume de vers, un paysage champêtre, alpestre ou maritime, un roman de mœurs, l'exécution publique d'une sonate, l'interprétation à tous vents du *Baiser* ou quelque chose de

semblable... « Et vous savez, disent ces Orontes, je n'ai mis qu'un quart d'heure à le faire. »

L'Amateur première manière avait le respect pieux de l'Art et donnait aux Artistes une amitié déférente, parce qu'il se sentait en présence d'une conviction et d'une force dont tout lui échappait, sauf le résultat qu'il admirait en dévôt. L'Amateur deuxième système traite les Artistes en copains et leur tape sur le ventre, parce que, ayant mis une patte balourde à une pâte frelatée et trop vite levée, il imagine avoir pénétré les arcanes divins et s'est persuadé que « faire de l'Art » est une petite blague pas plus difficile que cela...

Cette joviale découverte s'accroît d'un sentiment assez net et fort humain, encore que malencontreux : le mécontentement d'avoir plié son admiration devant un effort qui semble se révéler si faible à l'usage.

Et l'antique Amateur, fidèle d'un culte à mystères émouvants, devient tout aussitôt un hérétique et ouvre boutique de rivalité.

Ce nouvel Amateur-là aime les Artistes, certes ! il les aime passionnément, au point de s'offrir à les remplacer. Et comme le comte Ugolin dévorait ses enfants pour leur conserver un père, l'Amateur seconde manière se substitue aux Artistes professionnels pour leur conserver un protecteur qui entend justifier ses droits au qualificatif d'éclairé...

Et voilà le fond terrible des choses : le fait que l'Amateur donnant de sa personne ne donne jamais toute sa personne, comme font les Artistes véritables, — mais seulement apporte un petit morceau de sa personne, et naturellement ce n'est pas le meilleur. Parce que le meilleur de lui-même, il le porte, le donne et le maintient à l'exercice de sa véritable profession. Et il ne livre à l'Art que le superflu de son temps et l'excédent de son activité. Il fait cela en Amateur, parbleu !

Or, avez-vous jamais imaginé ce qui se passerait le soir où l'un de nous, — son travail terminé et sa robustesse donnée à la création d'art, — s'en viendrait, pour s'amuser, pour se distraire, abattre et débiter un bœuf, pétrir douze douzaines de petits pains, coudre une paire de souliers, préparer une série d'ordonnances pharmaceutiques, ravalier une façade, faire le dîner d'un grand restaurant, — oui, comme cela par désir de distraction?... Je crois que ce quelqu'un-là serait invité sans ménagements à s'occuper de ses affaires et à laisser leurs professions aux professionnels.

Mais l'Amateur n'entend nullement de cette oreille. Et il est possédé d'un démon familier spécial : il veut absolument être pris pour un professionnel.

Il exige les mêmes droits que le professionnel, — j'entends la place au soleil. Et lui qui n'admettrait pas que, — pour nous amuser, — nous nous permettions de faire son métier, il fait le nôtre, en plus du sien, et il entend y faire la même figure que nous.

Or, c'est ici que Littré n'est plus actuel, — oh ! mais plus du tout. Il voit comme troisième sens, — après protecteur, et après exécutant bénévole, — une mention péjorative : « homme d'un talent médiocre ».

Cette « mauvaise part » a pu être véridique, — elle peut l'être encore dans bon nombre de cas. Mais il faut reconnaître la vérité. Il y a des amateurs qui ont du talent. Il y a même quantité d'amateurs qui ont du talent. Et parmi ces nombreux-là, il s'en rencontre qui arrivent à avoir beaucoup de talent.

Et alors la question se pose de savoir quel statut accorder à l'amateur, qui est un amateur au sens

premier : « cultive les Beaux-Arts sans en faire sa profession », — mais qui n'est pas un amateur au sens second : « homme d'un talent médiocre ».

Et ceci aujourd'hui n'est point une mince affaire.

Car, logiquement, il n'existe, nulle part, aucun droit d'empêcher quelqu'un de tirer parti du talent qu'il peut posséder, soit par le développement de dons naturels, soit par l'usage de qualités acquises à force de labeur.

Le temps où l'artiste occupait une place numérotée dans la hiérarchie sévère de la Corporation n'existe plus. L'Art est libre. Et s'il est un « exercice illégal » de la médecine, de la pharmacie, du notariat, et un « port illégal » des décorations, il n'est pas d'« exercice illégal » de la littérature, de la peinture, du chant, de la déclamation, ni de « port illégal » du violoncelle, du trombone à coulisse ou de la harpe chromatique.

N'importe qui possède, n'importe où, le droit, n'importe quand, de publier un livre, de faire jouer une pièce dont il est l'auteur, d'interpréter un personnage lyrique ou dramatique, une œuvre musicale, d'exposer un tableau ou une statue sortie de ses mains, — et d'inviter les passants, — tous les passants, — à verser une somme d'argent pour s'assurer la possession du volume, du coupon d'entrée ou de la stalle.

Or, je vous le répète, contrairement à l'opinion miséculaire de l'honnête Littré, un « amateur » n'est pas du tout, par définition, un « homme d'un talent médiocre ». Bien au contraire. Il en est de bons. Il en est de très bons. Il en est de remarquables.

Mais ici intervient le plus grave des résultats. Le fait que les carrières artistiques offrent portes ouvertes à double battant, — le fait que, en art, les gens ont libre accès spontané à volonté dans le champ sans barrières, — présente d'office une répercussion d'ordre matériel. L'artiste véritable travaille pour lui, c'est entendu ; mais, sauf cas de situation de fortune personnelle antérieure, l'artiste aussi vit de son Art, et tire de l'exercice de cet Art ses moyens d'existence au jour le jour. Il faut avouer qu'aujourd'hui il les en tire bien mal.

Les heures comme celles que nous vivons sont dures aux artistes ; elles leur sont hostiles et implacables. Et la diminution très nette de l'intérêt matériel porté à l'œuvre d'art par le public est encore accentuée par le fait que les effectifs des artistes professionnels ont considérablement augmenté de nos jours.

Si donc, dans la poursuite de l'acheteur ou de l'auditeur, dans la recherche, — tranchons le mot, — de la clientèle, l'armée des amateurs vient concurrencer l'armée des professionnels, que va-t-il se passer ?

D'abord, tenons pour acquis ce fait : la « clientèle » en ce cas cherche du plaisir, et peu lui importe que cette satisfaction lui soit fournie par un professionnel ou par un amateur. Cela lui indiffère absolument et royalement.

Ne croyez pas que les « titres » exercent une attirance particulière sur cette clientèle, ces fameux titres qui, à de certaines époques, semblèrent précisément devoir remplacer l'ancienne hiérarchie corporative. Aujourd'hui, par de singulières combinaisons psychologiques, on arrive à tirer exactement identique avantage de posséder ou de ne posséder point ces fameux titres. On dira volontiers d'un artiste qui fait quelque bruit : « Il est prix du Conservatoire » et « Il ne fut jamais au Conservatoire », — ou bien « Il est Prix de Rome », et « Il n'a jamais été Prix de Rome », — ou encore « Il a fait d'excellentes études », et « Il n'a jamais fait d'études ».

littéraires »... Or, dans l'une comme dans l'autre alternative, chacune de ces phrases opposées constitue un éloge, et est prononcée avec une manière de composition respectueuse et attendrie !...

On a pris coutume aujourd'hui de se vanter avec tout autant de vigueur d'avoir des titres ou de n'en point avoir. Et la non-possession est tout aussi utile que la possession.

Rien ne protège donc les professionnels contre la légion des amateurs qui viennent à leur aise doubler, tripler, quadrupler, parfois décupler les rangs des professionnels.

Alors, pour ceux-ci, que devient le pain quotidien?...

Aux temps anciens, il y avait pour eux les pensions, les allocations sur les cassettes privées. Aujourd'hui, je sais bien, il y a les conservations de musées, de bibliothèques; mais celles-ci, peu nombreuses, exigent en outre maintenant des connaissances techniques qui les rapportent de plus en plus à des corps de fonctionnaires hiérarchisés et fermés. Il y a les chaires d'enseignement professionnel, peu nombreuses aussi.

Donc, il reste surtout la lutte pour la vie.

Or, dans toute carrière artistique, deux cas se présentent. Ou l'amateur se fait payer; et le professionnel lui reproche à bon droit de venir se procurer un superflu au détriment de ce qui est son nécessaire, à lui professionnel. Ou l'amateur ne se fait pas payer; et le professionnel lui reproche à bien plus juste droit encore une concurrence qui devient tout à fait déloyale, puisqu'elle consiste à donner pour rien ce que lui, professionnel, fait payer.

Je ne parle que pour mémoire du troisième cas: l'amateur qui paie pour se faire imprimer ou jouer, ou pour jouer lui-même. Non pas que ce système abominable n'existe pas, hélas! soit de manière directe, soit par des combinaisons indirectes. Mais il est vraiment si méprisable qu'il vaut mieux le traiter par le mépris ici.

Les deux cas premiers suffisent déjà à nous angoisser, car tous deux pèsent lourdement sur notre vie d'artistes. Les acheteurs de livres et de tableaux, les auditeurs de concerts et de théâtre ne multiplient pas en raison directe du carré de la production. Bien au contraire, les gens auraient en ce moment tendance spontanée aux restrictions artistiques, et pour cause !...

Alors?...

Eh bien! le dilemme est terrible. Et, vraisemblablement, il ira s'aggravant. Car s'il est évidemment lamentable de voir une part chaque jour plus importante des ressources diminuantes, mises par le public à la disposition des Arts, aller à des amateurs agissant soit par pure vanité, soit pour s'adjuger quelque agréable superflu, le tout au détriment du pain quotidien des professionnels, — il est non moins évidemment impossible d'abord d'interdire à un amateur l'exercice d'un droit absolument libre d'offre et de demande, et ensuite de barrer le chemin, sous raison d'amateurisme, à la libre production de ce qui est souvent un talent véritable.

Seulement, en toute vérité, la situation est à cette heure-ci, pour les artistes vivant de leur art, la plus grave, la plus angoissante que l'on puisse imaginer.

L'Art, objet de luxe, par un retournement moderne lamentable, se trouve à la fois aujourd'hui menacé par l'appauvrissement du public, en même temps que les artistes se trouvent gênés par ceux-là mêmes dont la fonction historique originelle était de les protéger.

Georges-G. TOUDOUZE.

PENSÉES

sur la Musique et les Musiciens

(Pensées, Maximes, Aphorismes, Principes esthétiques et autres, Boutades, Mots d'esprit, Paradoxes, Lieux communs, etc., etc.)

Recueillies et mises par ordre chronologique

par J.-G. PROD'HOMME (1).

Une belle symphonie, bien exécutée, ressemble à un discours débité avec talent, mais dans une langue inconnue, et si elle nous affecte un peu, elle ne parvient jamais à fixer nos sentiments.

La musique ne doit sa grande influence qu'à des circonstances externes.

(A. DE PONTECOULANT, *les Phénomènes de la Musique*, p. 126, 1868).

**

L'art est le moyen de parler aux hommes; il n'est pas un but. Je crois avec Wirchow que la parole humaine est soumise à des lois musicales, et je vois dans la musique non seulement l'expression des sentiments au moyen des sons, mais certes la notation du langage humain.

(MOUSSORGSKI, 1870).

**

La musique doit se donner, comme l'amour.

(BISMARCK, 1853, 1855, 1857, cité par Von Keudell, *Fürst und Fürstin Bismarck*, p. 62-63).

La sujétion visible des exécutants au cahier de musique [dans l'exécution d'un morceau à 4 mains] exclut un libre mouvement. C'est seulement lorsque l'exécutant parle à son instrument sans l'intermédiaire d'une feuille de papier que commence pour moi le plaisir. (*Ibid.*, p. 63).

Je préfère Beethoven (1862). Beethoven convient le mieux à mes nerfs. (*Ibid.*, p. 64).

Si j'entendais souvent cette musique, je serais toujours très fort (1864). Ce sont les luttres et les sanglots de toute une vie (1868). Pourquoi ne la jouez-vous pas plus souvent? (Versailles, 30 octobre 1870.)

(Après des auditions de la *Sonate appassionata* de Beethoven, *Ibid.*, p. 65).

Je ne pourrais pas m'habituer à entendre de la musique sur commande, comme font les gens dans les concerts. Mais, quand elle vient sans être priée, il y a peu de choses qui me soient plus agréables que la musique.

(Cité par H. von POCHINGER, *Fürst Bismarck*, I, p. 189, 1^{er} avril 1891).

**

La musique est par excellence l'art idéal; elle échappe à la figure et à l'étendue; aucun contour ne la fixe, aucun sens précis ne la définit; elle peut parler à vingt auditeurs vingt langues différentes. En traversant l'oreille, elle va droit à l'âme, dont elle remue la surface ou dont elle pénètre la profondeur. Aussi l'imagination a-t-elle divinisé, sous toutes les formes, ses mystérieux phénomènes.

(LOUIS LACOMBE, *Chronique musicale*, juillet 1873, p. 49).

**

L'histoire nous enseigne que des opéras, en faveur de l'« immortalité » desquels on s'est autrefois battu à mort, ont une vie moyenne de quarante à cinquante ans, laps de temps qui n'est dépassé que par un petit nombre de chefs-d'œuvre, mais presque jamais atteint par les opéras les plus légers, favoris de la foule.

(Ed. HANSLICK, Préface de *Die moderne Oper*, Vienne, 11 novembre 1874).

(1) Voir le *Ménestrel* des 13, 20, 27 août, 3 10 et 17 septembre 1926.